Des immigrés aux artistes africains parisiens

Une migration sémantique récente

From Immigrants to African Parisians Artists. A Recent Semantics Migration

Abdourahman A. Waberi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/16536>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.16536

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2010

Pagination : 1147-1161

ISBN : 978-2-7132-2252-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Abdourahman A. Waberi, « Des immigrés aux artistes africains parisiens », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 198-199-200 | 2010, mis en ligne le 02 janvier 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/16536> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.16536>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Des immigrés aux artistes africains parisiens

Une migration sémantique récente

From Immigrants to African Parisians Artists. A Recent Semantics Migration

Abdourahman A. Waberi

- 1 Dans les années 1950 coexistent déjà deux « France » qui se côtoient tous les jours dans la sphère publique mais ne se fréquentent pas. Pire, ces deux entités ne se connaissent pas encore. Connaître (naître avec) suppose voir autrui, le reconnaître ou l'embrasser du regard ne serait-ce qu'une seule fois, être frappé par sa présence. Or, comme nous allons l'examiner dans les pages qui suivent, l'émergence de cette autre France prolétaire et étrangère, fille du plein emploi et de l'immigration¹, n'est pas encore à l'ordre du jour. Les acteurs politiques et culturels n'ont pas les yeux pour la voir et les mots pour la nommer, encore moins la grille interprétative pour accompagner le surgissement de ce phénomène culturel qui s'affirmera nettement deux décennies plus tard. Le parti communiste français (PCF), première force politique de l'Hexagone dans les années 1940, tant en nombre d'adhérents qu'en influence électorale, ignore cette population fraîchement arrivée² et les révolutions minuscules que cette dernière ne manquera pas de susciter.
- 2 Notre propos ici est de remonter le temps pour retrouver les signes précurseurs susceptibles d'attirer l'attention de l'observateur en amont, dans les cendres du gaullisme et plus particulièrement dans les courbures infligées au pouvoir pendant la période giscardienne. Dans cette exploration à caractère archéologique nous nous attarderons sur quelques lieux, quelques moments et quelques figures qui, à nos yeux, ont un caractère exemplaire et concernent le plus souvent le domaine musical. En outre, ces éléments (lieux, moments, figures) ont été très largement ignorés par les agents culturels et singulièrement par les critiques littéraires qui n'ont pas entamé, à notre connaissance, une analyse de cette décennie au cours de laquelle se préparent beaucoup de données culturelles qui feront leur apparition d'abord timidement avant de s'installer durablement dans le paysage culturel français³. Nous songeons notamment à la naissance de la littérature dite *beur*, promue très tôt par Alec

Hargreaves, un universitaire britannique enseignant aujourd'hui à Tallahassee (Florida State University), l'intrusion de la *world music* dans son acception francophone ou l'extension du domaine de l'art africain contemporain⁴ en France. Enfin, aujourd'hui, la situation est tout autre car les deux « France » se côtoient davantage, mieux elles sont entremêlées surtout à Paris et dans les grandes métropoles. Cependant il subsiste bien des points de fixation, de conflits mémoriels et des traits récurrents, relatifs à cette autre « France », qui donnent à cette étude un petit air de familiarité⁵.

Rue Lénine, à Pierrefitte, Seine-Saint-Denis

- 3 Quelques mois après les barricades et les banderoles du *joli mois de mai* 1968, les autorités et les médias découvrent que le feu couvait depuis longtemps ailleurs — au-delà du périphérique parisien. Ils voient surgir les luttes des travailleurs immigrés, et singulièrement des Africains⁶ venus des zones les plus reculées du Mali et du Sénégal, et s'installer dans le débat public pour ne plus le quitter. Aux confins gris et mornes de la plaine de Saint-Denis se prépare un complot « subalterne ». Pour l'heure, l'attention est braquée sur le Quartier latin et sur les milieux anarchistes. Le calme des bidonvilles, qui ont encore peu à voir avec les banlieues des décennies suivantes, n'en reste que plus trompeur.
- 4 Un matin gris de janvier 1970, un petit groupe d'hommes, emmitoufflés dans de gros blousons, se réunit devant la morgue du quai de la Râpée, au bord de la Seine, non loin de la place de la Bastille. On perçoit la silhouette longiligne de Mamadou Konté, un immigré illettré qui deviendra un infatigable arpenteur de la scène sociale et culturelle des années 1970 jusqu'à sa disparition au Sénégal en 2007, à l'âge de 62 ans. Quelques jours plus tôt, à Aubervilliers, la nuit du réveillon exactement, cinq travailleurs africains ont trouvé la mort dans l'incendie du taudis qu'ils partageaient avec leurs congénères. Les résidents africains du foyer de travailleurs de la rue Pinel à Saint-Denis avaient refusé de payer leurs loyers, quelques mois plus tôt, pour protester contre la vétusté et l'exiguïté du bâtiment. Une première revendication qui fait tâche d'huile. Cette forme de contestation inédite est suivie de beaucoup d'autres dans la capitale et en région parisienne. Les locataires de la rue Pinel sont vite rejoints par ceux de la rue Riquet, eux-mêmes rejoints par ceux de la rue Sedaine, de la rue Charonne et de la rue Bisson toutes proches. La grogne s'étend du sud-est parisien⁷ pour gagner les communes au nord de la capitale. La géographie de la misère dévoile ses contours au grand jour. Drancy, Aubervilliers, Montreuil n'échappent pas au mécontentement. Pendant des semaines, les frondeurs égrènent les noms des foyers et les sigles des logeurs comme autant de victoires : AFTAM, ADEF, ASSOTRAF, SOUNDIATA et bien sûr la SONACOTRA, qui, dans la seconde moitié des années 1970, va être un champ de bataille à elle seule et connaître une grève des loyers de très grande ampleur⁸.
- 5 Parmi les premiers foyers en lutte, celui de la rue Lénine à Pierrefitte, en Seine-Saint-Denis, est remarquable à maints égards. Les résidents se battent depuis de longues semaines pour les mêmes motifs qu'ailleurs : sa modernisation et son agrandissement. La mairie communiste ne l'entend pas de cette oreille et trouve qu'il y a déjà « trop d'immigrés à Pierrefitte ». Les immigrés, illettrés pour l'écrasante majorité, font l'apprentissage de la lutte pour leurs droits civiques avec les moyens du bord : les plus débrouillards expliquant aux autres la grammaire de l'indocilité, leur ouvrant des pistes en passant du français au soninké, du peul au wolof ou au bamanan. Dans ce

foyer-là précisément, un petit groupe d'immigrés, avec le soutien de militants français, a lancé un bulletin, *Commune*, en référence sans doute à l'expérience de la Commune de Paris et à son élan de liberté réprimé dans le sang au printemps 1871 qui avait tant impressionné le jeune Arthur Rimbaud. *Commune* circule entre les différents foyers. Les immigrés de Pierrefitte discutent beaucoup et avec une passion rarement éprouvée auparavant. Ils finissent par fonder une cellule sur le modèle des petits partis clandestins et révolutionnaires qui fleurissent à cette époque⁶. Le plus imposant d'entre eux par la taille mais aussi par le charisme et les capacités d'organisation, connu dans ce petit cercle révolutionnaire sous le nom de « camarade Matthieu », n'est autre que Mamadou Konté, l'ouvrier sénégalais arrivé en France en 1965 et le futur animateur culturel, l'analphabète qui apprendra tant bien que mal à lire le français dans les tracts et les *samizdats* qui fleurissent dans Paris et sa banlieue.

- 6 Par la suite, Mamadou Konté et ses amis se lancent dans l'action tous azimuts et procèdent par cercles concentriques. Ils mobilisent d'abord les habitants du foyer, puis s'allient les voix importantes dans les groupes immigrés (les aînés, les marabouts et les griots) avant de trouver des soutiens à l'extérieur de leur communauté et au sein de la frange progressiste de la population française (des militants gauchistes aux curés progressistes). Le résultat ne se fait pas attendre. Ils gagnent leur première bataille : leur foyer a été agrandi au bout de quelques mois.

Silhouette de l'Afrique

- 7 Fort de ce premier succès, le petit groupe de militants de Pierrefitte s'étoffe et lance en avril 1972 un bulletin cette fois ronéotypé. Ce bulletin est frappé d'une silhouette de l'Afrique tassée sur elle-même qui prend la forme de poing dressé. Le logo a été conçu fiévreusement avec des moyens rudimentaires : feutre noir sur papier Canson. Son auteur : Bernard Dréano, un pacifiste de la première heure et futur co-président du CEDETIM (Centre de recherches et d'initiatives de solidarité internationale). Le bulletin est baptisé *Révolution Afrique* et porté aux fonts baptismaux par une organisation française nommée également « Révolution ! » dont la plupart des militants venait de quitter la Ligue communiste (l'actuelle LCR). Bien entendu, le petit groupe de Pierrefitte n'a que des liens lointains avec les militants africains de gauche qui ne mettent jamais les pieds dans les foyers immigrés d'Aubervilliers, de Montreuil ou de Bondy et leur préfèrent largement les cafés du boulevard Saint-Germain, les allées de la Sorbonne ou encore la Cité universitaire du boulevard Jourdan. Ces militants sont pour la plupart issus de la FEANF (Fédération des étudiants d'Afrique noire en France) qui a joué un rôle indéniable pour étoffer les premières élites postcoloniales en Afrique francophone. Dans ces années 1970, la FEANF n'a plus son lustre de la décennie précédente : celle des « soleils des indépendances » chère aux écrivains de la rupture selon la taxinomie courante dans la critique littéraire africaine (Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi ou Williams Sassine par exemple). Sa rhétorique maoïste et verbeuse reste inoffensive alors que la même FEANF s'était signalée en 1959 avec la publication d'un ouvrage, *Le Sang de Bandoeng*, aux éditions Présence Africaine, immédiatement interdit par les autorités françaises. Pire, les jeunes cadres des États nouvellement décolonisés qui forment l'essentiel des troupes des étudiants africains à Paris et, partant l'épine dorsale de la FEANF, ignorent totalement les conditions de vie et les revendications des travailleurs venus de la boucle du fleuve Sénégal et installés dans les foyers de l'actuel département de la Seine-Saint-Denis et de l'est parisien. Le parti communiste français

(PCF), qui administre les communes et les villes où s'agglutine la population immigrée, n'a guère d'influence dans ces foyers bien qu'une fraction de la main-d'œuvre (éboueurs, ouvriers de l'automobile) concernée soit syndiquée à la Confédération générale des travailleurs (CGT), bras séculier du PCF.

- 8 C'est dans ce *no man's land* discret sans être clandestin que la mouvance « Révo-Afrique » autour de Mamadou Konté va tisser des liens solides avec de jeunes Français éducateurs, « alphabétiseurs » dira-t-on le plus souvent, issus des classes laborieuses et animés par les idéaux de l'Éducation populaire, du moins pour un certain nombre d'entre eux. D'autres sont des militants associatifs plus ou moins chevronnés, des pacifistes épris de solidarité internationale, des proches de la Jeunesse chrétienne, parfois sympathisant ou adhérant au PSU mais rarement liés aux syndicats hégémoniques (CGT, CFDT). Ce petit milieu, surgi après la grève de Pierrefitte, a prospéré dans l'ombre de quelques foyers de travailleurs comme le raconte Gilles de Staal, le militant et artiste qui joue le rôle de binôme de Mamadou Konté, dans son ouvrage cité précédemment avec force détails. Pourtant c'est loin d'être une organisation typiquement africaine. Ce n'est pas non plus une cellule gauchiste, blanche, tiers-mondiste et trotskiste ou maoïste comme il s'en trouve des centaines dans la France de ces années. « Révo-Afrique » est une exception ou plus exactement un réseau avant la lettre reliant le champ politique et le champ artistique. Un animal d'un genre nouveau, d'ici et d'ailleurs à la fois, aux tentacules sensibles qui s'étendent du Congo au Brésil en passant par Djibouti ou le Mexique.
- 9 Sur le terrain syndical ses actions sont très limitées et ne peuvent pas rivaliser avec les organisations plus solides aux ambitions franchement sectorielles comme l'Union générale des travailleurs sénégalais en France (UGTSF), créée en 1961 et animée par Sally N'Dongo (1926-2001) ou la toute nouvelle Fédération des travailleurs d'Afrique noire immigrés (FETRANI). Sally N'Dongo montrait la voie du militantisme organique à tout son monde. Ce dernier était admiré et très respecté au sein des jeunes militants de « Révo-Afrique », même si entre tous ces groupes la méfiance était de rigueur.
- 10 Dans les chambres des foyers surpeuplés, une nouvelle dynamique est en train de germer sans que personne ou presque ne s'en aperçoive et surtout pas les « représentants officiels » des foyers souvent liés aux ambassades de leur pays d'origine. On discute âprement politique, on distribue les noix de cola en rêvant à des horizons nouveaux, des lendemains plus guillerets. On partage le mafé, ce plat malien composé du riz agrémenté de bœuf à la sauce d'arachide. On danse et on bat le djembé dans les cours en ciment en attendant de libérer l'Angola, le Mozambique ou l'Afrique du Sud. Dans les salles communes des foyers neufs comme ceux de Drancy ou de la Plaine-Saint-Denis, on se réunit autour des tables en formica pour une partie de dominos et autour d'un thé brûlant. On échange les dernières nouvelles concernant les expulsions des militants comme celle du Guinéen Moussa Fofana en mai 1971. La tension monte rapidement d'un cran lorsqu'on évoque les crimes racistes ayant visé des ressortissants d'Afrique noire ou du Maghreb, notamment en 1971 et 1972. On s'inquiète de la tension internationale (la guerre du Kippour ou le premier choc pétrolier de l'automne 1973) qui ne manque pas de répercussions dans l'Hexagone. On suit attentivement les nouvelles en provenance du continent. L'assassinat d'Amilcar Cabral, le dirigeant de la lutte de la Guinée-Bissau et du Cap Vert à l'époque toujours colonies portugaises, en janvier 1973, soulève des inquiétudes tout comme la disparition d'Ange Diawara et de ses camarades du M22, les révolutionnaires du Congo

Brazzaville, en février 1973. Des rumeurs les plus folles circulent dans les foyers et attribuent ces assassinats ciblés aux services secrets français. Enfin, le sort d'Omar Blondin Diop, le *leader* des étudiants de Dakar de 1968, mort entre les mains de la police sénégalaise du bien équivoque Léopold Sédar Senghor¹⁰ en mai 1973, désole les plus optimistes.

- 11 En 1974, Valéry Giscard d'Estaing, élu de justesse face au candidat socialiste François Mitterrand, succède à Georges Pompidou à la présidence de la République. Il est accueilli par une série de grèves spectaculaires de la part des travailleurs immigrés en France. Le Mouvement des travailleurs arabes (MTA) mais également l'Association des Marocains en France, l'Union des travailleurs immigrés tunisiens, le Comité des travailleurs algériens tentent de mener des actions unitaires regroupant les travailleurs d'origines arabe et africaine. La grande grève des éboueurs parisiens de novembre 1974 marque les esprits au point de conduire le nouveau président à inviter les éboueurs de la rue du Faubourg Saint-Honoré à partager un petit déjeuner à l'Élysée le 1^{er} janvier 1975. Une première dans les annales de la République française. Le contexte est propice à l'activisme du groupe de Pierrefitte. Le bulletin *Révolution Afrique* a été transformé dès le printemps 1973 en un vrai journal imprimé. Mieux, le mouvement tient, en avril 1976, son premier congrès en tant qu'Organisation des communistes africains (OCA). Une telle démarche ne plaît pas à tout le monde. « Révo-Afrique » participe aux luttes locales des travailleurs immigrés, mais s'invite également sur la scène internationale en dénonçant les pratiques néocoloniales de « l'impérialisme français en Afrique », la politique de l'*Apartheid* en Afrique du Sud et les régimes dictatoriaux qui sévissent sur le continent. Le 23 décembre 1976, Michel Poniatowski, ministre de l'Intérieur, décrète la « nullité » de l'Organisation des communistes africains. Il s'agit d'une interdiction, en application de la loi du 1^{er} septembre 1939 qui stipule qu'aucune « association étrangère ne peut se former, ni exercer son activité en France sans autorisation préalable du ministre de l'Intérieur » et précise que ces organisations « sont réputées étrangères, quelque soit la forme sous laquelle elles peuvent se dissimuler ». Sont visés l'OCA et les associations similaires « qui ayant leur siège en France sont dirigées de fait par des étrangers ou bien ont soit des administrateurs étrangers, soit un quart de leurs membres étrangers » ! (de Staal 2008 : 89). Les immigrés sont fermement invités à ne pas se mêler du cours des choses en France.
- 12 Les réactions à l'interdiction de l'OCA (que tout le monde appelle dès le début Révo-Afrique) montrent que le groupe n'est pas isolé, même si la gauche traditionnelle est restée très passive. La riposte s'organise. Le soutien ne vient pas seulement de l'extrême gauche. René Dumont, le premier candidat écologiste à une élection présidentielle (1974), l'agronome et l'auteur du livre *L'Afrique noire est mal partie* (1962), leur apporte un soutien de poids. Dans un courrier adressé au journal *Le Monde*, il prend énergiquement la parole au nom de « l'association des amis de l'OCA », nouvellement créée pour remplacer l'OCA dissoute. Dans la foulée, des artistes viennent à leur secours et notamment le chanteur François Béranger, l'adepte du *protest song* à la française et le compagnon des luttes de ces années, celles des ouvriers Lip (1973-1975) aux frondes des paysans du Larzac (1973-1981).
- 13 Après l'euphorie de Mai 68 viennent les temps de la rigueur et de la déprime économiques. Les derniers feux allumés par les étudiants s'éteignent doucement tandis que le chômage de masse fait son apparition, menaçant d'abord les couches sociales les plus fragiles, et bien entendu, les immigrés. Les organisations d'extrême gauche

entrent dans une crise profonde ou disparaissent comme ce fut le cas de la nouvelle Organisation communiste des travailleurs (OCT) formée fin 1976 par les militants de « Révolution ! » ou celle de la Gauche ouvrière et populaire (GOP) issue des courants de la gauche du PSU. La gauche traditionnelle (PCF, PS et Radicaux de Gauche), unie depuis la candidature de François Mitterrand en 1974 puis autour du « programme commun » échoue aux législatives de 1978, ce qui va accélérer la crise de cette extrême gauche. Les mouvements des travailleurs immigrés sont à leur tour affectés par cette situation alors que s'esquissent les premières manifestations de leurs enfants, en Rhône-Alpes par exemple, qui se signalent quelques années dans le champ de la littérature, de la musique et du cinéma. Le réveil de la « deuxième génération » ne tardera pas, alors qu'à l'Élysée, l'immigration a été déclarée officiellement « arrêtée » en 1974. Et commencent dans la foulée les premières luttes de « sans papiers » qui se poursuivent encore aujourd'hui. Le gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing lance un programme « d'aide au retour » sous la houlette de Lionel Stoléru qui vient d'inaugurer le poste de secrétaire d'État à l'Immigration. Les décisions prises à cette époque structurent encore aujourd'hui le terrain social.

Conscience de soi et constitution d'un capital esthétique

- 14 En réponse à l'« aide au retour » du gouvernement français, jugée inepte par les intéressés, Mamadou Konté et ses amis mettent sur pied l'Association d'aide au retour créateur des travailleurs africains (AARCTA), non pour contribuer au reflux des immigrés mais pour ne pas laisser l'initiative de l'action aux seules autorités gouvernementales. Déjà, sans le savoir peut-être, Mamadou Konté et ses amis mettent en pratique le concept de société civile qui fera fureur sous les deux septennats de François Mitterrand. Ils inventent sur le tas des outils encore inusités, armés de leur intuition, se muant en passeurs car sentant qu'il est temps de monter au créneau avec leur corps, leur visage et leurs mots maladroits. Notons enfin l'adjectif « créateur » polysémique accolé pour la première fois sans doute au syntagme « travailleur africain ».
- 15 Si l'AARCTA est ouverte à toutes sortes de projets, Mamadou Konté l'oriente prioritairement vers la culture et d'abord vers la musique. C'est là que réside l'originalité du projet du natif de Tambacounda¹¹. La culture est une passion, un horizon, bref un idéal cher aux Français. C'est aussi un terrain de combat rarement emprunté par des ouvriers immigrés à la marge du monde du travail, imperméables à la notion de loisir et, qui plus est, analphabètes et peu outillés dans la société française. Pour rentabiliser au mieux l'effet de surprise et de nouveauté il s'agira de puiser dans le capital artistique et musical du continent. Les plus lettrés des Français n'ont pas oublié que le « sang neuf » africain avait servi de ferment régénérateur à l'usage de toutes les avant-gardes artistiques et notamment picturales des décennies précédentes (Picasso, les cubistes, Michel Leiris, André Gide, Jean Rouch, etc.). L'extraordinaire richesse des musiques de l'Afrique occidentale issue de l'empire mandingue, bien vivante comme on l'a vue dans la pénombre des foyers en France, est cependant pratiquement inconnue dans la population française à cette époque. Il y a là des gisements à creuser, des citadelles à prendre, des œuvres à faire, des artistes à lancer et des vies à vivre. Appuyé uniquement par les réseaux militants, le premier festival Africa Fête est amené à faire date. Il est organisé par le petit groupe autour de Mamadou Konté avec le soutien actif des pionniers de la scène musicale. François Béranger, Jean-Pierre Alarcen, le chanteur suisse Michel Buhler et la bande du label l'Escargot se placent aux premières loges.

Claude Nougaro et Bernard Lavilliers les rejoignent assez vite et se révèlent des soutiens indéfectibles.

- 16 À l'automne 1978, Mamadou Konté, coiffé de son légendaire chapeau, officie en maître des cérémonies de la première soirée qui rassemble quelques milliers de personnes sous un chapiteau de la Porte de Pantin. Le public brave la pluie et se réchauffe aux harmoniques ensoleillées de la kora africaine égrenant la geste de l'empire mandingue. La communion est au rendez-vous lorsque les textes des chansonniers français prennent leur envol sur des tapis de notes cristallines. Et l'accordéon musette de Marcel Amont, chanteur populaire des années 1960, renoue avec la tradition du vieux Paris populaire, sa gouaille et ses Gavroches de solide renommée. L'aventure d'Africa Fête¹² qui vient de commencer va se poursuivre jusqu'à la mort de son fondateur en 2007 ! Elle est amenée à s'inscrire durablement dans le paysage français. Et le rêve d'émancipation exprimé à travers la musique et la convivialité demeure entier à l'heure actuelle.
- 17 L'aventure d'Africa Fête¹³ ne pouvait pas démarrer sous de meilleurs auspices. François Béranger écrit, pour l'occasion, la chanson « Mamadou m'a dit » qui devient aussitôt un énorme succès. Les rares programmeurs de radios commerciales qui ont diffusé ce tube respirant la bonne humeur, s'étranglent de rage quand ils prêtent une oreille attentive aux paroles :
- « Mamadou m'a dit
Mamadou m'a dit
On a pressé le citron
On peut jeter la peau. »
- 18 Tout le monde en prend pour son grade. D'abord les Africains post-coloniaux :
- « Les colons sont partis
Ils ont mis à leur place
Une nouvelle élite
Des noirs bien blanchis
Le monde blanc rigole
Les nouveaux c'est bizarre
Sont pires que les anciens
C'est sûrement un hasard. »
- 19 La France de Giscard d'Estaing n'est pas épargnée :
- « Et puis un jour la Crise
Nous envahit aussi
Qu'on les renvoie chez eux
Ils seront plus heureux... »
- 20 Inutile de signaler que cette chanson demeure aujourd'hui d'une brûlante actualité à l'heure du « droit de réserve » opposé à la romancière Marie NDiaye, prix Goncourt 2009, des débats sur l'identité nationale et des euphémismes comme celui de l'immigration « choisie » !

Une brèche dans la société française et la conquête du monde

- 21 Avec les concerts estampillés Africa Fête, la constellation Mamadou Konté élargit le champ de ses activités dont l'épine dorsale demeure la promotion des musiques africaines. Très vite, elle dépasse largement l'Afrique de l'Ouest, son berceau culturel, pour s'étendre sur tout le continent africain, donnant à entendre tous les talents

musicaux, de l'*afrobeat* de Fela en passant par le *reggae* d'Alpha Bondy et la *rumba* congolaise. La reconnaissance culturelle va de pair avec le développement économique et la quête de l'autonomie des artistes, d'où un grand écart entre le continent d'origine et la France, le pays d'accueil et la locomotive médiatique. Maintenir coûte que coûte les liens entre la France et les pays du Nord (et leurs diasporas africaines), voilà l'espace des possibles. Et les résultats ne se font pas attendre. Manifestement le public était déjà là — prêt à entendre ces nouvelles sonorités, à goûter ces manières ludiques, subtiles et conviviales de bouger, de danser et de vivre. Dès la première édition, deux jeunes frères sénégalais, Ismaïlia et Sixu Tidiane, sont lancés. Ils atteignent le succès sous le nom de Touré Kunda, les « frères éléphants ». Manu Dibango, le seul musicien africain de renom en France, est, quant à lui, relancé durablement. En 1984, Africa Fête met sur orbite Youssou N'Dour qui a fait ses classes dans les soirées de mariage à Dakar en organisant la première grande tournée en France du prodige de la médina dakaroise. La musique congolaise doit également beaucoup à cet homme qui avait fait venir ses meilleurs interprètes comme Papa Wemba. Une année plus tard, Salif Keita se produit sur le campus de l'École des hautes études commerciales (HEC), et recueille un précieux succès avec l'album *Soro* en 1986. Cet album devient mythique par la suite. Outre ses grands talents d'organisateur, Mamadou Konté est reconnu pour sa capacité d'écoute et d'accompagnement, notamment en direction des jeunes artistes à l'instar de Cheikh Lô, des Frères Guissé, de Tidiane et du Dieuf Dieul. Tous les genres sont brassés, toutes les générations mêlées et les artistes du *hip-hop* sénégalais comme Pee Froiss ou Daara ne sont pas oubliés. Certains poulains de Mamadou Konté deviendront très célèbres comme Angélique Kidjo, Baaba Maal ou Positive Black Soul. Ils ont traversé les frontières et, pour certains, sont installés de longue date sur le territoire états-unien comme la diva béninoise Angélique Kidjo. Le disque *Welcome to The World of African Rythm* (1999) produit sous le label éponyme Africafête témoigne du besoin de s'assurer une meilleure stabilité économique et de ne pas laisser l'initiative aux entrepreneurs culturels qui veulent recueillir les fruits mûrs au moindre coût.

- 22 L'émergence de ce pôle culturel afro-français ne passe pas inaperçue à l'étranger. Chris Blackwell, le mythique producteur d'origine britannique né en Jamaïque, celui même qui avait mis sur orbite la carrière de Bob Marley grâce à son Label Island avec le succès que l'on sait, vient rencontrer Mamadou Konté pour l'aider à développer son champ d'action en co-organisant une édition d'Africa Fête à New York au Central Park en 1998. L'idée d'instituer un festival triangulaire permanent pour rappeler et dépasser en même temps le souvenir du triangle de la traite des esclaves, entre Dakar, Nantes et New York, fait son chemin. Cette incursion outre-Atlantique ne lui fait pas oublier l'essentiel — le travail sur le terrain en Afrique de l'Ouest, d'où partent les immigrés. L'ex-camarade Mathieu a ainsi organisé la tournée de Salif Keita en 1992, le festival « Africa Fête de la Musique » à Dakar avec Mc Solaar, Positive Black Soul, Youssou N'Dour, Baaba Maal, Omar Pene, Sekouba Bambino et consorts.

Une victoire de l'esprit et de l'espoir ?

- 23 Le travail ne manque pas car il faut construire toute la chaîne de cette industrie musicale, de la formation des techniciens africains à la lutte contre le piratage et pour le respect des droits d'auteurs en passant par la consolidation des réseaux de distribution et des circuits des tournées. Pour ce faire, il crée, en 1995, à Dakar le Centre culturel Tringa, un centre de formation aux métiers de la musique et du spectacle avec

un studio d'enregistrement et une scène pour les jeunes talents. Quatre ans plus tard, l'aventure tourne court. Il faut tout reprendre ailleurs.

- 24 En France, après la région parisienne, la caravane Africa Fête s'arrête à Marseille et y ouvre une succursale tout en parcourant l'Europe. Le projet de se munir d'un lieu permanent à Paris fait son chemin. Le choix se porte sur le quartier emblématique de Barbès et sur l'ancien cinéma Louxor. Le but : en faire un centre international de solidarité et de culture avec le concours du CEDETIM — un mouvement que Mamadou Konté connaît depuis l'époque des foyers. Pour hautement symbolique que soit l'aventure d'Africa Fête, le quotidien est loin d'être aisé. Les dettes s'accumulent sur la tête de Mamadou Konté, imprésario au flair impressionnant mais à la gestion chaotique. Les parasites sont toujours plus nombreux à frapper à la porte de son petit bureau, métro Abbesses, tandis que les militants des luttes de la première heure l'évitent et raillent sa dérive *show biz*. C'est dans son modeste bureau que vit et travaille le longiligne producteur à la chevelure rasta. Il n'a pas de famille et pas d'autre but dans la vie que son travail de promoteur culturel. À défaut de préparer le « Grand Soir », il fomenté sa révolution musicale en solitaire ou presque. Lassé par les dissensions groupusculaires, revenu de ses illusions politiques, il accepte tant que faire se peut le cours des choses dans la France mitterrandienne. Il s'affiche avec les stars et les hommes politiques du monde si cela peut lui être d'une quelconque utilité.
- 25 Le fondateur d'Africa Fête n'oublie jamais cependant d'où il vient et garde en mémoire le fil des combats qu'il avait tissé dans les premières années de son engagement. Son legs pour invisible qu'il soit au premier abord est immense. Il a laissé des marques indélébiles dans la culture populaire, dans la musique, dans les manières conviviales de vivre et de penser tant en France qu'en Afrique. Ses petits-fils sont les rappeurs français, d'origine africaine d'aujourd'hui, de MC Solaar à Abd Al Malik en passant par Passy, Bouda ou Disiz la Peste. Les outils forgés à Paris comme à Dakar, sont toujours opérants. À l'actif de Mamadou Konté, on doit mettre le fait d'avoir fait émerger la conscience de soi des immigrés — du moins la frange la plus artistique de cette population — frappés d'invisibilité, en contribuant à leur transformation en sujets actifs bien que dominés. Ce faisant, il a apporté aux plus talentueux d'entre eux les moyens de prendre la parole. Il a inventé, avec eux, sur le tas et avec de maigres moyens, le statut d'artiste musical inexistant jusqu'alors pour les Africains de France¹⁴. D'autres cultiveront sans le citer le terrain qu'il a labouré. À cet égard, le mouvement « Touche pas à mon pote » lancé par l'association sos-Racisme et la « multinationale de l'amitié » de Harlem Désir, épinglé par François Cusset, sont les bénéficiaires sur un mode opportuniste, épaulés par les institutions qui plus est, de l'œuvre de Mamadou Konté. Les festivals des musiques africaines, *black* ou *world* qui se déroulent toutes les semaines dans l'Hexagone lui doivent quelque chose. Les batailles qu'il a menées au nom de la justice, des droits des immigrés, de la conquête de leur dignité ou de l'autonomie des artistes sont toujours d'actualité¹⁵. Son histoire est un pan de l'histoire culturelle de la France d'aujourd'hui, hybride et mondialisée¹⁶. Si certains des artistes révélés par la constellation Konté ont été reconnus et consacrés par le public et par leurs pairs, ce versant historique est très largement ignoré. Il a un goût d'attente.

BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE, J.-L., 1997 *Vers un multiculturalisme français. L'empire de la coutume*, Paris, Aubier.
- , 2005 *L'Art de la friche : essai sur l'art africain contemporain*, Paris, Flammarion.
- BLANCHARD, P., DEROO, É., EL YAZAMI, D., FOURNIÉ, P. & MANCERON, G., 2003 *Paris arabe*, Paris, La Découverte.
- BOURDIEU, P., 1992 *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.
- CUSSET, F., 2006 *La décennie : le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte.
- DEWITTE, P., 1985 *Les mouvements nègres en France, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan.
- DIOP, B. B., 2000 *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock.
- DUMONT, R., 1962 *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Éditions du Seuil.
- FEANF, 1958 *Le Sang de Bandoeng*, Paris, Présence Africaine.
- MENGER, P.-M., 2003 *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Éditions du Seuil (« La République des idées »).
- MONÉNEMBO, T., 2000 *L'ainé des orphelins*, Paris, Éditions du Seuil.
- NDIAYE, P., 2008 *La Condition noire, essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy.
- DE SAINT-EXUPÉRY, P., 2009 « La République "indigène" », *revue XXI*, 8, automne : 30-32.
- DE STAAL, G., 2008 *Mamadou m'a dit. Luttres des foyers, Révolution africaine et Africa Fête*, entretiens recueillis par Patricia Tang, Paris, Édition Syllepse (« Des paroles en actes »).
- TANG, P., 2007 *Masters of the Sabar : Wolof Griot Percussionists of Senegal*, Philadelphia, Temple University Press.
- THOMAS, D., 2007 *Black France : Colonialism, Immigration and Transnationalism*, Bloomington, University of Indiana Press.
- WABERI, A., 2000 *Moisson des crânes*, Paris, Le Serpent à plumes.
- WOUASSI, F., 2009 « Éloge du bon côté de l'existence », *Le Monde* 2, 29/ 11/09 : 54-55, <<http://www.felicite-wouassi.com/intro.html>>.

NOTES

1. Si dans le nord de la France, les premiers immigrés, arrivés dans les années 1930, sont polonais, italiens ou yougoslaves, les Maghrébins les rejoignent juste après guerre. Pour toute la France, un recensement approximatif effectué par le ministère des Colonies en 1926 donne une fourchette entre trois et cinq mille Africains en métropole dans les années 1920. Ils sont étudiants, anciens tirailleurs, domestiques, etc.
2. En novembre 1946, le PCF avait recueilli 28,6 % des suffrages exprimés.
3. François CUSSET (2006) dans son ouvrage bien informé, *La décennie : le grand cauchemar des années 1980*, n'a pas prêté attention à l'objet de notre analyse y compris dans son

chapitre 7 (« 1985 : melting pot ») qui signale l'apparition de la littérature *beur* et la mouvance antiraciste menée par Harlem Désir.

4. La notion de friche, thèse du livre de J.-L. AMSELLE (2005), est tout à la fois passionnante, polémique et fertile en perspectives.

5. Une livraison récente de la revue *XXI*, fleuron du journalisme narratif à la française dirigé par un ancien grand reporter du Figaro, Patrick de Saint-Exupéry, est consacrée à ce pan de la société française. Intitulée « Bleu, blanc, noir » (n° 8, automne 2009), il est rappelé dès son éditorial [qu']« il y eut les indigènes, les tirailleurs, puis les travailleurs ; il y a maintenant une nouvelle France ». Quelle meilleure illustration pour notre propos !

6. Lorsque nous disons « africain », nous faisons référence à la zone subsaharienne du continent comme c'est l'usage courant en France. Que cette manière de partage découle de la taxinomie administrative coloniale (Faidherbe en était l'inspirateur) est un fait établi. Voir la communication récente de J.-L. Amselle lors du colloque « Mondes postcoloniaux », Université Paul Valéry, Montpellier, 26- 28/11/2009, ainsi que son ouvrage sur le multiculturalisme français (AMSELLE 1997).

7. Cette zone parisienne, anciennement populaire, referme « le triangle des liaisons entre mode et kitsch populaire » (AMSELLE 2005 : 25), abritant des galeries et des boutiques « ethniques » recyclant l'art populaire africain comme celles de la confectionneuse et collectionneuse Agnès b.

8. Pour explorer le versant social de l'histoire des relations complexes entre Français et Africains en Afrique et dans l'Hexagone, se reporter aux travaux de Philippe DEWITTE (1985). Historien, militant, éditeur, Philippe Dewitte était depuis janvier 1990 rédacteur en chef de la revue *Hommes et Migrations*. Il était également l'un des principaux acteurs dans la création de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, dont il assurait la direction scientifique depuis janvier 2005. Il est décédé en 2005.

9. Pour se plonger dans la mouvance gauchiste de l'époque et particulièrement le petit groupe qui a choisi de s'investir dans les luttes sociales des immigrés africains, voir absolument le témoignage de première main de Gilles DE STAAL (2008), un compagnon de Mamadou Konté et un militant de longue date. Voici sa notice biographique proposée par son éditeur : « Né en 1948, comme Mamadou Konté, Gilles de Staal fut un des premiers militants du mouvement révolutionnaire issu de Mai 68 à entrer en contact avec les premières luttes de foyer en été 1969. C'est ensemble qu'ils créèrent les premières organisations de luttes dans les foyers, puis ensuite *Révolution Afrique*, c'est ensemble qu'en janvier 1978 ils "inventèrent" Africa Fête. À l'époque du livre, il est journaliste secrétaire de rédaction, mais aussi ouvrier qualifié d'imprimerie, et graphiste. Professeur de journalisme et conception graphique dans les années 80. Fondateur et directeur artistique de *Politis* en 1987-88. Grand reporter et journaliste pour *l'Humanité* et *Le Monde Diplomatique* en 1994-2003. Il est aussi depuis 1979 un témoin attentif et participant des mouvements artistiques et politiques qui traversent la gauche brésilienne (théâtre Oficina, mouvement anthropophage, Parti des Travailleurs de Lula). Artiste peintre depuis 1997 (Galerie de Nesle, Boulakia, Houdin, musée de l'Érotisme, illustrateur de G. Bataille). Collabore à diverses revues (*Revue d'Études Palestiniennes*, *Lignes*, *Drôle d'Époque*, *Hermaphrodite*...). Livres : *Le Mort*, de Georges Bataille, édition illustrée par G. de Staal, Blanche, 1998 ; *Sur David Nebreda*, (ouvrage collectif), Leo Scheer, 2002. »

10. La personnalité protéiforme de Senghor ne cesse de susciter des débats animés. L'ancien enrôlé au 31^e régiment d'infanterie coloniale, détenu deux ans dans un *stalag*, devenu député, puis ministre conseiller du gouvernement Debré, puis ministre de la commission chargée d'élaborer la Constitution de la V^e République, fait souffler le chaud et le froid à Dakar en tant que président de la République du Sénégal.

11. Gilles de Staal signale que le lieu et la date de naissance de Mamadou Konté sont fictifs, inventés de toutes pièces dans la clandestinité. L'intéressé serait Malien de naissance et non un citoyen sénégalais. Cette révélation souligne le pouvoir d'imagination en cours dans ces années-là et achève le statut mythique du parcours de Mamadou Konté.

12. Véritable filon appelé à être copié et recopié jusqu'à l'infini, non seulement en France mais ailleurs dans toutes les diasporas africaines, le syntagme Africa Fête frappe par sa simplicité et son efficacité. Parmi la multitude des festivals qui lui ont emprunté leur nom, notons Fest' Africa (festival des arts et des médias d'Afrique), créé par un groupe de journalistes africains à Lille dans la première moitié des années 1990 et connu notamment pour sa médiation panafricaine du génocide des Tutsis au Rwanda (voir le projet collectif « Rwanda : Écrire par devoir de mémoire » qui a débouché sur la publication de plusieurs ouvrages de fictions écrits notamment par le Sénégalais Boubacar Boris Diop, le Guinéen Tierno Monénembo ou l'auteur de cette étude). Africa Fête est un ancêtre des « friches » analysées par J.-L. AMSELLE (2005).

13. Seule une musicologue américaine, Patricia Tang, chercheuse au Massachusetts Institute of Technology (MIT), à notre connaissance, travaille sur le legs de ce mouvement et son influence en France. Elle a déjà à son actif le livre d'entretien avec Gilles DE STAAL (2008) et une première étude *Masters of the Sabar : Wolof Griot Percussionists of Senegal* (TANG 2007).

14. L'exception qui confirme la règle étant le Franco-Camerounais Manu Dibango. Un temps oublié, Africa Fête l'a remis en selle au début des années 1980 avec un certain bonheur. Emmanuel N'Djoke Dibango, né en 1933 à Douala et arrivé en France en 1948, est le « premier en France à défricher le terrain sur lequel la vague africaine prit ses aises, il enchaîne tournées et albums avec un enthousiasme jubilatoire et chaleureux, s'engage dans des combats humanitaires » (voir le site officiel de l'artiste toujours très actif, <<http://www.manudibango.net/>>).

15. La comédienne française d'origine camerounaise Félicité Wouassi a débuté dans la vie dans un salon de coiffure que sa mère tenait dans les années 1970, le seul salon de coiffure afro-parisien situé dans le V^e arrondissement. Jeune, elle y a vu défiler tous les grands acteurs français originaires d'Afrique ou des Caraïbes : Darling Légitimus, Toto Bissainthe, Jenny Alpha, Sidiki Bakaba, Douta Seck, Marpessa Dawn d'origine américaine. Elle a raconté récemment dans *Le Monde* son parcours et sa filiation : « C'est une génération arrivée en France dans les années 1930. Ils parlaient un français extraordinaire. Aimé Césaire et Jean Genet avaient écrit *La Tragédie du roi Christophe* et *Les Nègres* pour eux, mais le reste du monde faisait comme s'ils n'existaient pas. Le cinéma ne voulait pas d'eux. Douta Seck, qui apparaît en arrière-plan, jouant du tamtam, dans la fameuse scène de danse de Brigitte Bardot dans *Et Dieu... créa la femme* (1956), l'a très mal vécu. Marpessa Dawn, l'Eurydice d'*Orfeu Negro*, de Marcel Camus, est devenue folle de désespoir, on ne lui offrait aucun rôle. *Orfeu Negro* avait remporté en 1959 la Palme d'Or au Festival de Cannes. Ensuite, rien » (*Le Monde* 2, 29/11/09, pp. 54-55).

Parmi ses rôles les plus notables, *Black Mic Mac* (1986) de Thomas Gilou. Ce film est imaginé de bout en bout par Mamadou Konté qui avait voulu témoigner pour les générations futures. Le film a lancé toute une génération de comédiens français d'origine africaine (Isaac de Bankolé parti travailler à New York avec Jim Jarmusch notamment ; Cheikh Doukhouré, également réalisateur ou Sotigui Kouyaté remarqué aux Bouffes du Nord dans les dramaturgies de Peter Brooks). Félicité Wouassi a joué également dans *La Haine* (1995) de Mathieu Kassovitz et dans la *Grève des Battu* de Cheikh Oumar Sissoko ou dans *Cliente* de Josiane Balasko. Cette comédienne, née en 1961 et formée au Conservatoire, n'a eu un premier rôle à la mesure de son talent qu'en 2008 avec *Aide-toi le ciel t'aidera*, un film de François Dupeyron.

16. Pour le versant maghrébin de cette analyse, se référer au *Paris arabe* de Pascal BLANCHARD ET AL. (2003).

RÉSUMÉS

Résumé

L'émergence des artistes africains en France fut lente et ardue depuis les foyers insalubres des années 1960 jusqu'à leur récent relatif renom.

Abstract

This paper examines the long and difficult emergence of African artists in France from the filthy hostels immigrants to their recent and modest success.

INDEX

Mots-clés : Afrique, France, Mamadou Konté, Africa Fête, artistes africains, immigration, mouvements syndicaux, musique

Keywords : Africa, France, Mamadou Konté, Africa Fête, African Artists, Immigration, Trade Union Movements, Music

AUTEUR

ABDOURAHMAN A. WABERI

Écrivain, William F. Podlich Distinguished Fellow 2010 & Visiting Africana Professor, Claremont McKenna College, USA.